

Toulouse, le 13 mai 2011 à 13H00

**500 JOURS**

### **Manifestation de soutien aux otages Stéphane Taponier et Hervé Ghesquière**

Je ne parlerai pas des murs, parce que je ne sais pas ce qui se cache derrière, parce que je ne sais pas ce qu'ils voient. Ni du toit, ni du sol, ni même des chaises sur lesquelles ils s'assoient. Je ne m'aventurerai pas à décrire le grain d'une table en bois sous leurs doigts, l'ampoule électrique ou la possibilité d'un lit. Mais qu'ils aient une fenêtre par laquelle apercevoir le ciel, peut-être un arbre, peut-être même le vol d'un oiseau. Un brin d'herbe suffirait. Ça oui, je dis que je l'espère.

Je n'évoquerai pas la morne succession des jours et des nuits, les marches interminables, la violence qu'ils affrontent ou la douleur qu'on leur a donnée en épousailles. Je n'aurai pas une phrase sur cette faim et cette soif qui sont devenues trop grandes pour tenir dans une bouche, ni sur cette absence qui est au-delà du manque et en deçà du deuil, qui réveille toutes les mémoires de la plus ancienne à la plus proche par le granit d'un seul mot : disparition. Mais qu'une main se soit tendue – même une seule fois – qu'elle ait su donner quelque chose de la bonté du monde dans sa paume rassurante, qu'elle se soit attardée pour rendre son contour à leur peau d'hommes. Ça oui, je dis que je l'espère.

Je ne dirai rien sur un silence qui n'est plus à notre mesure. Ni assourdissant, ni tapageur, surtout pas de cathédrale, mais sec et court comme un licol serré jusqu'à la suffocation, un silence obscène de poussière et de cendres. Je n'en parlerai pas car il nous est étranger et que la parole s'y est engloutie tout entière. Mais qu'une voix ait su comment le percer, que quelques mots l'aient franchi de cœur à cœur, d'homme à homme, sans se perdre en chemin pour parvenir jusqu'à eux. Ça oui, je dis que je l'espère.

Je ne m'engagerai pas dans l'évocation du temps, ce bien si précieux qu'on dilapide dans des heures, des minutes, des secondes au compte impossible à tenir sans qu'il effrite la raison. Je ne saurai pas rendre compte de l'incertitude d'un terme qui semble ne jamais vouloir se présenter, ni de la force qu'il faut aller puiser, dans un trou qui ne cesse de se creuser en soi, pour garder le fil de sa vie intact malgré tout. Mais qu'une image tremblée, le souvenir d'un rire ou d'une chanson, les bribes d'une nuit d'amour parviennent à entretenir ce que nous avons de plus puissant, l'espérance. Alors ça oui, je peux dire que je l'espère, je peux dire que je l'attends.

**Frédérique Martin**